

J'aimais l'idée  
d'une parole « vraie »,  
dont on ne cherche  
pas à effacer  
les aspérités, justement  
parce qu'elles sont  
le cœur de l'écriture.

- Guillaume Vincent -

**Rendez-vous gare de l'Est**

**TNS** Théâtre National de Strasbourg

Saison 15-16

# Guillaume Vincent

## entretien

*Rendez-vous gare de l'Est* est un spectacle dont vous avez élaboré le texte à partir d'entretiens avec une jeune femme maniacodépressive. Comment est née cette idée ? Était-ce la vôtre ou celle de la jeune femme en question ?

Tout est parti d'une conversation avec elle. Je lui demandais quels médicaments elle prenait en ce moment. La liste était longue, et il y avait dans cette énumération et sa manière d'en parler quelque chose de troublant : une parole à la fois poétique dans ses consonances et incroyablement lucide. C'est une personne que je connaissais bien, mais la maniacodépression nous avait un temps éloignés l'un de l'autre. Envisager des entretiens réguliers au sujet de cette maladie était une façon de nous rapprocher.

Est-ce que vous vous étiez dit dès le départ qu'il s'agissait de matière en vue d'un spectacle de théâtre ?

Au tout début, non. Il y avait, de ma part, le désir de recueillir une parole et de la retranscrire sans ôter ce qu'on enlève d'habitude, c'est-à-dire les « défauts de langage ». Ce qui m'intéressait, c'était de garder la notion d'oralité, tout ce qui faisait l'originalité de cette voix, de cette parole : les phrases troubles, accidentées, les hésitations, les passages d'un sujet à l'autre... En l'écoutant, je pensais aux « personnages » qui traversent parfois les films de Raymond Depardon. J'aimais l'idée d'une parole « vraie », dont on ne cherche pas à effacer les aspérités, justement parce qu'elles sont le cœur de l'écriture. *A priori*, il s'agissait d'en faire un texte mais pas forcément de théâtre.

Est-ce que le projet était circonscrit sur une période ?

Non. L'idée était de prendre rendez-vous régulièrement et de décider ensemble quand nous allions arrêter. En tout, il y a eu une dizaine de rendez-vous, sur une période de six mois.

Au début, nous nous voyions une fois par semaine. Puis il se trouve qu'à un moment, elle a été hospitalisée. Ensuite, elle n'arrivait pas à

se stabiliser. Donc, au final, il y avait vraiment deux phases dans les entretiens. Au départ, il n'y a pas d'accroche dramatique, c'est un quotidien qui se raconte. Avec l'hospitalisation, une « dramatisation » s'opère – comme c'est le cas parfois dans les documentaires au cinéma – c'est-à-dire que le réel produit du suspense, comme dans un dispositif de fiction.

Au départ, aviez-vous prévu de continuer les entretiens jusqu'à la traversée d'une phase de manie et de dépression ?

Pas du tout. D'une certaine manière, je pourrais dire que l'approche de départ était « naïve ». À tel point qu'au bout des six mois, je ne savais pas quoi faire des enregistrements. En 2009, j'avais composé une première version de deux cents pages, en faisant en sorte qu'elle puisse être lue. J'avais aéré la parole, qui était découpée en fragments, avec, parfois, juste deux phrases sur une page. Ensuite, le texte a dormi dans un tiroir pendant trois ans.

Le projet avait beaucoup évolué au fil des entretiens. Au départ, ils étaient exclusivement axés sur la maniaco-dépression. Au fur et à mesure, il y a eu beaucoup d'« à-côtés », et je me suis rendu compte qu'il s'agissait davantage du portrait d'une femme que d'une « cartographie » de cette maladie.

« Ce qui m'intéressait, c'était de garder la notion d'oralité, tout ce qui faisait l'originalité de cette voix, de cette parole. »

Au final, ma vision du spectacle est qu'il s'agit d'un portrait. Il n'y a pas de velléité pédagogique ou médicale. C'est un portrait de cette femme, à ce moment-là.

C'est ce qui vous a permis de travailler sur le texte ?

Oui. Puisqu'il s'agissait d'un portrait, je pouvais me permettre d'être cubiste, de couper par endroits, suggérer ce qui avait pu disparaître... Et surtout, je pouvais conserver « l' autour », c'est-à-dire tout ce qui concerne la vie en elle-même, et pas seulement directement la maladie.

Le premier entretien portait sur la médication. J'ai compris qu'il fallait me détacher de l'ordre chronologique, commencer ce portrait par autre chose, de très quotidien, très banal. Ne pas entrer directement au cœur du sujet, mais passer par les contours.

Vous avez fait un travail de montage, comme on peut le faire au cinéma ?

J'ai coupé, ré-agencé la parole. La chronologie est globalement respectée mais j'ai pris des libertés. Par exemple, mettre un extrait de l'entretien du 10 octobre avant celui du 5 octobre. Dans le cinéma documentaire, il y a un rapport au « faux réel »

qui existe de manière presque ontologique : dans *Nanouk l'Esquimau* [un des premiers long-métrages documentaires, réalisé par Robert Flaherty en 1922], on voit des choses qui ne correspondent pas à la réalité – notamment la manière dont on tue les phoques. Il ne s'agit pas de « mensonge », mais il y a une prise de distance par rapport à la réalité. Un point de vue.

Quand m'est venue l'idée de modifier l'ordre d'entrée dans la parole, j'ai eu l'intuition du spectacle que ça pouvait donner.

Marion Stoufflet, la dramaturge, et Émilie Incerti Formentini, la comédienne, sont-elles intervenues dans ce travail sur le texte ?

J'ai défini un axe. De deux cents pages, le texte a été réduit à trente ou quarante. Ensuite, avec Marion et Émilie, le montage s'est construit, affiné. Cela s'est fait sous forme d'allers-retours, et le travail au plateau nous a permis de finaliser le texte.

Vous étiez en même temps qu'elles à l'École du TNS, dont vous êtes sorti en 2004.

Marion Stoufflet faisait partie du Groupe 34, comme moi. J'étais en section Mise en scène et elle en section Dramaturgie. Nous avons créé ensemble

« Je pouvais  
me permettre  
d'être cubiste,  
de couper  
par endroits,  
suggérer  
ce qui avait pu  
disparaître... »

la Cie MidiMinuit en 2003, alors que nous étions encore élèves au TNS. Émilie faisait partie du Groupe 33. Elle a joué dans la plupart de mes mises en scène. Quand j'ai commencé à me dire que *Rendez-vous gare de l'Est* pouvait devenir une parole sur un plateau de théâtre, j'ai tout de suite pensé à elle. C'est mon désir de la voir incarner cette parole qui est à l'origine de ce spectacle.

Avez-vous fait des coupes franches, enlevé des entretiens en entier par exemple, ou plutôt des phrases par-ci, par-là ?

De grands passages ont été supprimés. Notamment dans la dernière partie du spectacle. Au début, on arrive à discerner les passages d'un rendez-vous à l'autre – ils sont d'ailleurs inscrits graphiquement dans le texte. Sur la fin, nous voulions restituer l'aspect morcelé de la parole, le côté cubiste, un peu miroir cassé. Alors il y a une accélération ; les phrases sont de plus en plus détachées de leur contexte, isolées. Il y a une bascule temporelle quasiment d'une phrase à l'autre.

Est-ce que la personne que vous avez interviewée a, elle aussi, participé au travail sur l'écriture ?

Pas du tout. Au départ, pour elle, ces entretiens avaient un but plutôt « pédagogique ». Quand

elle me racontait les à-côtés de la maladie, elle ne pensait pas du tout que j'allais les garder. Du coup, étrangement, elle n'était pas dans un rapport d'identification avec le spectacle. Il y avait une sorte de détachement – dans le sens positif. Pour elle, il y a un point de vue qui est certes personnel, mais qui montre des aspects de ce qu'est la maniaco-dépression. Elle était contente d'avoir réussi à faire entendre que c'est difficile de vivre avec cette maladie, et que c'est très complexe à comprendre.

C'est étonnant, la liberté avec laquelle elle parle de ses crises maniaques.

Oui, c'est une parole étonnante, qui semble témoigner d'un état d'hyper-lucidité. Cette femme que j'ai interviewée a conscience de « l'exotisme » que peuvent avoir ses crises et ses délires, elle en parle même avec un certain humour. Nous avons voulu, dans le travail, mettre en avant cette « conscience de l'exotisme », cette clairvoyance de son regard sur elle-même et sur l'effet que peuvent produire les récits de ses crises.

Pour vous, est-ce qu'il s'agit de théâtre documentaire ?

Oui, dans la mesure où on peut dire qu'un film documentaire est avant tout du cinéma.

Sinon, je trouve que cette terminologie enferme les choses. Je dirais que le matériel est documentaire... Est-ce qu'une photographie est plus « documentaire » qu'un tableau ? C'est une matière de base plus réaliste, sans doute, mais ça n'empêche pas le photographe d'avoir un point de vue sur ce qu'on voit.

En ce moment, je regarde les films d'Abbas Kiarostami, notamment *Close up*, c'est un film qui parle de la frontière parfois trouble entre la réalité et la fiction. Kiarostami travaille à les brouiller, notamment en travaillant avec des acteurs amateurs... Ça m'intéresse beaucoup.

Est-ce que vous considérez ce travail sur un matériau réel comme une chose à part dans votre parcours, ou est-ce une direction que vous avez envie de creuser ?

J'avais commencé à faire des entretiens quand j'ai monté *Nous, les héros* de Jean-Luc Lagarce [créé au TNS en octobre 2006]. J'avais interrogé les acteurs, qui venaient d'horizons très différents : pourquoi étaient-ils acteurs ? Quels étaient leurs désirs ? Je les avais interviewés longuement, et j'avais inséré quelques phrases dans le spectacle. Les acteurs prenaient la parole en leur nom. C'étaient leurs mots mais ils devaient

les dire comme un texte écrit, pas comme s'ils l'improvisaient. C'est à cette occasion que j'ai commencé à interviewer des gens.

Vous continuez ?

J'ai fait un certain nombre d'entretiens, mais pour l'instant je n'en fais rien. C'est un procédé assez long : entre la première interview et la création de *Rendez-vous gare de l'Est*, il s'est passé six ans. Le projet a mis longtemps à mûrir. Mais je n'étais pas du tout pressé.

Vous êtes auteur, metteur en scène et comédien. Y-a-t-il une « casquette » que vous privilégiez ?

Je ne me considère pas du tout comme comédien – même s'il a pu m'arriver de jouer. Et pas vraiment comme auteur, parce que les textes que j'ai écrits sont tellement en prise avec la réalisation du spectacle que je ne sais pas dans quelle mesure ils peuvent avoir une autonomie hors du projet final.

Et si un metteur en scène vous proposait d'en monter un de vos textes ?

Je pense que je dirais oui. Mais ce n'est pas une place que je revendique. Quand je lis les textes de

« C'est une parole étonnante, qui semble témoigner d'un état d'hyper-lucidité. »

Jon Fosse, par exemple, je me dis que c'est une œuvre littéraire. Mon rapport à l'écriture comme littérature n'est pas aussi clair. Je ne me définirais pas comme auteur mais plutôt comme auteur de spectacle.

Vous voulez dire que le plateau influence, modifie l'écriture ? C'était aussi le cas sur *La nuit tombe*, la première pièce que vous avez écrite et mise en scène [créée au Festival d'Avignon en 2012] ?

J'avais écrit une première trame, qui a évolué durant le travail au plateau avec les comédiens. Dans ce cadre, la logique du spectacle primait sur celle de l'écriture. D'ailleurs, il existe deux versions assez différentes du texte : celle qui a été éditée et la version scénique.

Vous ne vous lanceriez pas dans un projet d'écriture sans avoir un projet de spectacle en vue ?

Je l'ai fait, avec *Forêt intérieure*. Pour le coup, je n'ai pas réfléchi en tant que metteur en scène en l'écrivant. Comme je me suis rendu compte que je connaissais des gens dans presque tous les comités de lecture, j'ai préféré l'envoyer sous un pseudonyme. Le texte a été retenu pour La Mousson d'été [événement annuel organisé par la Maison européenne des écritures contemporaines]

et j'en ai fait une lecture en août 2014. Mais je ne sais pas si je vais le faire éditer.

Vous aviez la même hésitation pour *Rendez-vous gare de l'Est* ?

Non, j'avais vraiment envie que *Rendez-vous gare de l'Est* soit édité, comme un témoignage. Il y a un équilibre qui me convient, j'estime que ce texte peut être lu en tant que tel. Et cela ne nous empêche pas de continuer à travailler : à la 80<sup>e</sup> représentation, nous avons encore changé l'ordre de deux phrases !

**Guillaume Vincent**

Entretien avec Fanny Mentré  
le 24 février 2015 à Paris

# Émilie Incerti Formentini

## entretien

Vous semblez instaurer un « dialogue » avec le public. Est-ce que la représentation peut varier d'un soir à l'autre en fonction de l'écoute ?

*Rendez-vous gare de l'Est* est effectivement un spectacle où la question se pose systématiquement : comment est-ce que ça va se passer avec le public ? La rencontre. Car c'est vraiment un dialogue avec les spectateurs. Les gens sont éclairés, je les vois très bien et je pense que c'est troublant pour eux d'être en lumière pendant presque la moitié de la représentation. C'est un dispositif inhabituel.

Nous l'avons joué de nombreuses fois et je peux presque dire que, dès l'entrée du public, je peux

sentir comment va s'orienter la représentation. Par exemple, lorsque je l'ai joué hier, les gens étaient très silencieux, très calmes en entrant dans la salle ; il y avait quelque chose de l'ordre du "cérémonial", comme s'ils se disaient : attention, on entre chez elle. C'est lié au sujet, au fait que les gens pensent qu'ils vont entendre la parole d'une personne qui a une maladie. Je préfère quand il y a davantage de « vivant ».

Il y a des jours où les gens ne réagissent pas, n'osent pas rire – notamment quand il est question de l'évocation des « crises » –, d'autres au contraire où ils rient beaucoup. Je dois m'adapter, dialoguer avec eux. Je suis très poreuse à tout ce qui se passe, aux énergies, aux réactions, à l'écoute. Du coup, oui, les représentations peuvent être très différentes parce que l'émotion peut monter en moi à tout moment. C'est un spectacle où je dois être constamment dans une forme de « vérité ».

On sent que tout se joue au présent.

Oui, c'est le présent. Au départ du projet, je me demandais comment on peut reproduire sur scène une parole qui a été dite, qui est, à l'origine, d'ordre documentaire. Je pensais que ça allait être compliqué de « reconstituer le présent » de cette parole. Dans les faits, le présent est activé

« Je dois m'adapter,  
dialoguer avec eux.  
Je suis très poreuse  
à tout ce qui se  
passe, aux énergies,  
aux réactions,  
à l'écoute. »

en permanence par ce que je traverse, pendant toute la durée du spectacle, des émotions qui sont complètement réelles, et qui sont variables en fonction de ce que les gens me renvoient. D'autant qu'il peut arriver qu'ils parlent...

Vous voulez dire que le public intervient parfois ?

Oui, c'est arrivé. Une fois, un spectateur assis au premier rang, m'a dit : « Et moi, qu'est-ce que je fous là ? » Après la représentation, j'ai parlé avec lui, c'est quelqu'un qui est atteint de bipolarité et qui était en hôpital de jour à ce moment-là. Alors, évidemment, quand il dit cela, je l'entends, tout le monde l'entend dans la salle, je ne peux pas en faire abstraction, faire comme si ça n'avait pas lieu, c'est impossible et ça n'aurait pas de sens. Alors je le prends en compte. Je le reçois, de toute façon je ne pourrais pas faire autrement. Sans changer le texte : le texte est toujours le même, les mouvements sont les mêmes, mais mes sensations varient, parfois elles sont beaucoup plus sombres, parce que je suis traversée par ce qui se passe au présent, justement. Le dispositif même du spectacle – le rapport au public si singulier – fait que je suis très exposée.

Au début, ça me troublait beaucoup. Notamment quand nous avons créé le spectacle à La Comédie

de Reims [en novembre 2012], puis aux Bouffes du Nord [à Paris, en janvier 2013]. Parfois, quand je sortais des représentations, ce qui me troublait, ce n'était pas le sujet de la maniaco-dépression et la vie de cette femme qui est malade, c'était le fait que moi, Émilie, j'avais vécu pendant une heure quelque chose qui me plonge dans des abîmes d'émotions parfois très étranges.

Avec le temps, maintenant, j'y suis davantage préparée, j'arrive à mieux gérer le rapport au public, le fait d'être seule en scène. C'est une vraie mise à nu. C'est assez vertigineux. Même si nous l'avons beaucoup joué, je ne rentre jamais en scène «tranquille», je vais toujours au-devant de l'inconnu parce que les salles sont différentes, les gens réagissent différemment...

Il y a eu un bouche-à-oreille autour du spectacle, qui fait que des gens qui sont atteints de cette maladie viennent le voir, ou des personnes qui sont touchées de près parce qu'ils ont un proche qui est concerné. Dans ce cas, je le sens très vite. Parce que ça influence leur écoute. Par exemple, quand certains réagissent à l'évocation des médicaments, je vois tout de suite qu'ils connaissent bien le lithium, les traitements... Toutes les informations, les sensations, m'arrivent «en temps réel».

« C'est un spectacle où je dois être constamment dans une forme de "vérité". »

Qu'y-a-t-il de particulier, selon vous, dans le fait d'être seule en scène ?

Je suis seule et, pour le coup, je n'ai vraiment rien à quoi me raccrocher, dans le sens où il n'y a pas « d'effet » de mise en scène, juste un cadre. Je n'avais jamais ressenti un trac pareil, qui peut aller jusqu'à être paralysant. C'est très concret : se retrouver sur le plateau et ne plus avoir de salive, ça m'est arrivé ! J'ai toujours eu le trac, mais je n'avais jamais éprouvé la sensation d'une telle mise en danger.

Il n'y a que le public et moi... Et le fait de dire mon prénom sur le plateau provoque aussi une sensation curieuse, très particulière. Parfois, certaines personnes pensent qu'il s'agit vraiment de moi. Du coup, c'est encore plus troublant.

Le spectacle joue volontairement sur cette ambiguïté-là.

Pendant très longtemps, Guillaume avait gardé le vrai prénom de la personne dans le texte. Ce n'est qu'une semaine avant la première qu'il m'a dit : « elle va s'appeler Émilie ». Ça m'a troublée, évidemment. Mais c'est aussi le propos du spectacle, au-delà du portrait de cette femme. Le travail de Guillaume joue sur cette frontière,

ce trouble. J'ai vraiment un rapport très intime à ce texte.

D'autant que vous avez collaboré à l'adaptation, vous avez fait évoluer le texte ensemble.

Oui, c'était vraiment une collaboration. Nous avons essayé plusieurs choses. Guillaume avait d'abord beaucoup travaillé avec Marion [Stoufflet, dramaturge]. La première version commençait par la liste des médicaments, et ça ne passait pas, nous sentions que quelque chose « résistait ». Alors Guillaume a choisi, dans les entretiens, un moment qu'il appelle « du gras », c'est-à-dire une parole moins ciblée, plus ouverte : « Quand on se lève tôt, c'est super ». C'était une manière de commencer beaucoup plus souple. Et qui correspondait davantage à ce que souhaitait Guillaume, à savoir faire un portrait de femme, et non un spectacle sur la maniaque-dépression.

Le fait que le matériau de base de l'écriture soit une parole réelle a-t-il changé votre manière d'aborder le texte, le personnage ?

Le fait que ce soit une parole ne change pas mon rapport au texte. Je ne rajoute absolument rien. Et il n'y a aucune « psychologie de personnage », c'est-à-dire que je ne suis pas du tout entrée dans

une tentative de définition : « elle est comme ci ou comme ça ». Il fallait vraiment que je m'approprie le texte et qu'on ait l'impression que cette parole est réelle, au présent. Une fois que j'ai eu compris la logique de sa pensée – ce qui n'est pas simple parce qu'il y a beaucoup de va-et-vient, de lapsus, d'hésitations – j'ai pu me l'approprier, comme n'importe quel autre texte. Je le respecte au mot près ; il n'y a pas du tout d'improvisation. Je n'en ai pas envie et je ne pourrais pas me le permettre sans perdre le fil : le texte est très structuré.

Vous avez un long parcours avec Guillaume Vincent, que vous avez rencontré à l'École du TNS. Vous avez tout de suite eu envie de travailler ensemble ?

À l'École, nous nous sommes croisés seulement pendant un an – j'étais dans le Groupe 33 [sorti en juin 2002] et lui dans le 34 [sorti en juin 2004]. Nous allions voir nos travaux respectifs, mais nous n'avions pas travaillé ensemble. C'est quelques années plus tard que Guillaume m'a proposé de jouer Joséphine dans *Nous, les héros* [de Jean-Luc Lagarce, spectacle intitulé *Nous, les héros / Fragments*, créé au TNS en octobre 2006]. Il avait pensé à une comédienne qui n'était pas disponible, alors il m'a appelée et ça a commencé comme ça... Et depuis, nous avons fait presque tous ses spectacles ensemble !

« Il n'y a pas du tout d'improvisation. Je n'en ai pas envie et je ne pourrais pas me le permettre sans perdre le fil : le texte est très structuré. »

C'est formidable. C'est important, nécessaire, d'avoir une fidélité avec un metteur en scène quand on a la chance qu'il y ait une vraie rencontre. Guillaume est le metteur en scène avec lequel j'ai le plus travaillé.

Selon vous, qu'apporte la fidélité avec un metteur en scène dans le travail ?

Je pense que j'ai fait *Rendez-vous gare de l'Est* parce que c'était avec Guillaume et que j'ai une confiance absolue en son regard. Construire une telle relation de confiance, cela prend du temps. Ce spectacle est un objet vraiment à part, en soi et entre nous. Avec Guillaume, on se comprend très bien et je peux aller dans des zones qui ne sont pas simples pour moi. Me « mettre en danger », comme c'est le cas dans le spectacle. Mais bizarrement, le travail a été fluide et rapide, justement parce qu'on se connaît très bien ; je crois que je comprends à quel endroit il cherche et ce qu'il veut.

Vous avez répété combien de temps ?

Nous avons répété pour faire une lecture aux Bouffes du Nord. Guillaume avait beaucoup travaillé sur la structure du texte. Ensuite, nous avons créé le spectacle à La Comédie de Reims. Entre la lecture et la création, Guillaume m'avait

donné la version presque finale du texte – certains passages ont encore bougé par la suite –, je l'ai appris et nous avons répété dix jours à Reims. Et nous ne répétions que quelques heures par jour. C'était rapide et intense. Il fallait que ça se passe ainsi, nous ne pouvions pas rester longtemps « entre nous ». C'est un spectacle qui nécessite la présence du public, qui est mon partenaire. Il fallait l'expérimenter avec les gens.

**Émilie Incerti Formentini**

Entretien avec Fanny Mentré

le 26 février 2016





**Production** Cie MidiMinuit

**Coréalisation** Centre international de créations théâtrales/Théâtre des Bouffes du Nord, La Comédie de Reims - Centre dramatique national

**Avec le soutien de** La Colline - théâtre national

La Cie MidiMinuit est soutenue par la DRAC Île-de-France - ministère de la Culture et de la Communication

**Spectacle créé le 14 novembre 2012**

**à La Comédie de Reims - Centre dramatique national**

---

**Théâtre National de Strasbourg** | 1 avenue de la Marseillaise | BP 40184  
67005 | Strasbourg cedex | [www.tns.fr](http://www.tns.fr) | 03 88 24 88 00

Directeur de la publication : Stanislas Nordrey | Entretiens : Fanny Mentré |  
Réalisation du programme : Chantal Regairaz et Antoine Vieillard | Graphisme et  
conception : Tania Gienza, Jacques Lombard | Photographies : Pascal Gely

Licences N° : 1085252 - 1085253 - 1085254 - 1085255 | Imprimé par Kehler Druck, Kehl, avril 2016



Partagez vos émotions et réflexions  
sur *Rendez-vous gare de l'Est* sur les réseaux sociaux :

**#RDVGareDelEst**

# Rendez-vous gare de l'Est

18 avr | 4 mai  
Espace Grüber

Texte et mise en scène  
**Guillaume Vincent**

Avec  
**Émilie Incerti Formentini**

Dramaturgie  
**Marion Stoufflet**

Lumière  
**Niko Joubert**

Son  
**Géraldine Foucault**

Le texte est publié aux éditions Les Solitaires Intempestifs, 2015

**Équipe technique de la compagnie** Régie générale Muriel Valat

**Équipe technique du TNS** Régie générale Bruno Bléger | Régie lumière Olivier Merlin | Régie audiovisuelle Maxime Daumas | Régie plateau Charles Ganzer  
Lingère Christine Clavier Walter

# Pendant ce temps, **dans L'autre saison...**

## **Vies fragiles, vies invisibles**

Les samedis du TNS | Guillaume Leblanc  
.....

Sam 23 avr | 14h | Espace Grüber

## **Tous les enfants veulent faire comme les grands**

Carte blanche à Thomas Jolly | Laurent Cazanave  
.....

Sam 23 avr | 20h | Salle Gignoux

## **Film *Incendies***

Les rendez-vous en partenariat | Cinéma Star  
.....

Mer 27 avr | 20h | Cinéma Star

**TNS** Théâtre National de Strasbourg

03 88 24 88 00 | [www.tns.fr](http://www.tns.fr) | [#tns1516](https://twitter.com/tns1516)